

un peu dédaignée et que je voudrais voir remettre en honneur. Quand il s'agit d'exprimer une idée morale, de traiter un sujet emprunté à l'expérience de tous les jours, il n'y a pas de meilleur thème à donner aux élèves que les proverbes, cette sagesse des nations, qu'on a un peu laissée de côté sans que je voie ce qu'on a mis à la place. Je dois vous dire que je suis grand amateur de proverbes. Voici le *Véritable Sancho Pança*, un livre d'or dont je fais ma lecture fréquente. Il ne coûte qu'un franc, et il contient je ne sais combien de proverbes. Je crois bien qu'il y en a 2,000; ils sont rangés par centuries, puis chaque centurie est divisée en dizains, et chaque dizain traite d'un sujet à part.

Voici par exemple un échantillon du dizain de la richesse : "Suffisance fait richesse" (*suffisance* est pris ici dans le sens de *fortune suffisante*). — "Riches ne savent ce que pauvres sont." — "Qui veut être riche en un an, au bout de six mois est pendu." (*On rit*). — "Les sottises des riches sont des sentences."

Voici le dizain de bien et de mal faire : "Il faut bien faire et laisser dire." — "En châtiant on apprend à mal faire." — "A beau parler qui n'a cœur de bien faire." — "Qui bien fait, il ne faut." — "Qui bien fait, peu lui importe qui le voit."

Et tant d'autres.

Le dizain de l'occupation :

"Faute d'occupations utiles, on en prend de nuisibles." — "C'est une belle chose que besogne faite." — "A besogne faite, joyeux repos."

Et le dizain des états :

"Ce n'est pas l'état qui fait l'homme, mais l'homme qui fait l'état." — "Il n'est si petit métier qui n'enrichisse son homme." — "Tel est de tout métier qui ne peut vivre."

On ne s'en lasse pas. C'est comme quand on engage une conversation avec un homme du peuple : au commencement on est un peu rebuté ; on n'entre pas facilement dans sa manière de penser, de sentir. Mais si vous ne vous laissez pas décourager, si vous le faites parler, au bout de quelque temps vous êtes surpris de ce qu'il y a d'expérience, de bon sens, et quelquefois d'esprit sous cette enveloppe un peu rude. Voilà l'impression qu'on a avec les proverbes : quand on en lit un, il paraît vieux, démodé ; quand on en a lu cent, on lit le volume jusqu'au bout.

Voici le dizain de la paresse :

"L'oisiveté est la mère de tous les vices." — "Le paresseux dit : Je n'ai pas la force." — "Le désœuvrement est le pire des soucis." — "L'oisiveté est comme la rouille, elle use plus que le travail."

Il y en a qui sont éloquentes, qui expriment le devoir sous la forme la plus pure et la plus haute : "Va où tu veux, meurs où tu dois" (*Applaudissements*). "Une belle mort embellit toute la vie." Vous voyez qu'il y a de tout dans ces proverbes. On en trouve qui sont l'expression de l'égoïsme ; mais il y en a d'autres qui sont l'expression du devoir et sous une forme qui parle à l'enfant, parce que c'est la forme partie du cœur. Il y a encore autre chose : ainsi, il s'est fondé naguère une science appelée la psychologie des nations, qui prétend, d'après la littérature, les usages, les événements de l'histoire, décrire le caractère des peuples comme si c'étaient de simples individus. Ecoutez là-dessus *Sancho Pança*, qui n'a pas attendu la psychologie des nations. Voici le caractère de trois peuples : "L'Italien est sage devant la main, l'Allemand sur le fait, et le Français après le coup." (*On rit*).

Un des avantages de ces proverbes c'est de faire passer devant les écoliers des fragments de la vieille langue et de pouvoir encore servir de leçons de français. Il est nécessaire d'expliquer les mots aux enfants : car quand vous les pressez un peu, vous êtes surpris de voir que souvent ils les emploient sans en avoir le sens. Je lisais un devoir sorti d'une des écoles supérieures de Paris. L'élève avait à dire que "le midi de la Gaule avait conservé la tradition romaine." Savez-vous ce qu'il a mis : "Le midi de la Gaule avait conservé la trahison romaine" (*On rit*).

Il est donc nécessaire de faire comprendre la valeur des mots, et surtout des mots abstraits représentant des idées générales. Cela n'est pas nécessaire seulement comme leçon de français, cela est nécessaire pour enseigner ces idées générales. On dit quelquefois d'un enfant : "Il ne parle pas, mais il n'en pense pas moins," et cela peut être vrai ; mais cela n'est vrai qu'à la condition qu'il parle intérieurement, et pour parler intérieurement, il faut qu'il ait les mots ; n'ayant pas le mot, il n'aurait pas l'idée. Ces termes que nous trouvons dans nos livres : droit, devoir, vertu, patrie, honneur, justice, charité,

bienfaisance, intelligence, ces termes-là ont besoin d'explication, il faut les faire repenser par les enfants ; il faut qu'ils fassent le même travail qu'ont fait les générations pour les créer. Alors leur esprit se développera, la leçon de grammaire sera en même temps une leçon de morale et une leçon d'histoire.

Les mots d'une langue sont comme les articles d'un catalogue. Sans doute ils ne donnent que les titres, il faut savoir ce qu'il y a derrière les mots ; mais c'est par les mots que nous commençons à comprendre ce qui est contenu dans l'intelligence d'une nation.

Nous aurions une notion inexacte de la richesse de ce trésor, si nous croyions qu'un mot ne correspond qu'à une chose. Vous savez, en effet, qu'un mot a quelquefois cinq ou six sens différents, et ces sens il faut les expliquer à l'enfant. Prenez, par exemple, des termes bien familiers, comme le mot *ordre* : — l'ordre qui règne dans une assemblée, — l'ordre entendu comme régularité de la vie, — l'ordre qu'un officier donne à un soldat, — l'ordre religieux, — l'ordre d'architecture, — les ordres dans l'Etat, — l'ordre en histoire naturelle, — etc.

Il faut montrer aussi que certaines expressions sont métaphoriques ; je ne parle pas des métaphores trouvées par les poètes, et qui alors sont tellement éclatantes, qu'elles saisissent la pensée du premier coup. Non, je parle de ces métaphores latentes du langage auxquelles nous sommes tellement habitués qu'à première vue nous les considérons comme des mots propres. Notre langue en est pleine. Quand, par exemple, on dit qu'une *brouille* est survenue entre des amis il y a là une métaphore empruntée à l'état du ciel. — "Les chagrins ont flétri sa beauté..." : on détourne de son sens primitif l'épithète *flétrie*, qui s'appliquait d'abord aux fleurs et aux plantes. Quant vous dites qu'un homme a bien pris ses mesures, vous le comparez à un ouvrier qui s'est servi du mètre et du compas. Les mots les plus simples sont souvent des métaphores. Le langage est comme l'Océan, qui roule des coquillages, dont les uns sont la dépouille d'animaux qui vivaient hier et dont d'autres sont battus des flots depuis des siècles.

C'est une des plus belles tâches de l'école de faire revivre ces images, de les montrer aux enfants. Que de métaphores ont été empruntées à la chasse à la fauconnerie, au jeu de paume ! Ce sont de petits chapitres de l'histoire de notre nation ; il faut les expliquer aux enfants ; sans cela ils les emploieront de travers, et ils contracteront le défaut de l'impropriété, défaut qu'on ne trouve pas seulement chez l'homme qui n'a pas reçu de culture. Je lisais dans un roman cette phrase : "L'amour, niguisé par les orages qu'il traverse, y puise une sève puissante." Comment l'amour peut-il être aiguisé par un orage ? Voilà un exemple de l'impropriété de l'expression. L'école primaire doit faire la guerre à ce défaut, elle doit habituer les enfants à employer un langage simple convenant exactement aux choses.

Quelquefois vous pourrez leur donner l'histoire des mots. Je suppose, par exemple, qu'une lecture mentionne le *suisse*, le *suisse* d'église : ce terme aussitôt vous transporte au temps des guerres de Charles VIII et de Louis XII. Il y a un mot que vous avez entendu souvent dans ces derniers jours : *ticket*. C'est un ancien mot français qui nous est revenu d'Angleterre ; c'est le mot français *étiquet*. Un étiquet était un petit bâton. Autrefois pour reconnaître un sac, un flacon, un plat, on mettait un étiquet auprès de ce plat, de ce sac, de ce flacon, et encore aujourd'hui dans certaines provinces je crois que le mot *étiquet* existe dans le sens de bâton. Puis on a trouvé plus commode de remplacer cet étiquet par de petits cartons sur lesquels on écrivait le nom des objets : ces fiches sont devenues des étiquettes, qui est le féminin d'*étiquet*. C'est en ce sens que le mot *étiquette* est employé par nos vieux auteurs. Un billet de logement s'appelait une étiquette : "loger sous l'étiquette." On dit : "juger, condamner sur l'étiquette du sac," — d'où vient cette locution ? De ce qu'autrefois les pièces d'un procès n'étaient pas assemblées en un dossier comme aujourd'hui ; on les enfermait dans un sac et on plaçait sur le sac une étiquette ; en sorte qu'un juge expérimenté, quand il voyait le nom du plaideur, savait de quoi il était question, "il jugeait sur l'étiquette du sac." L'étiquette est devenue aussi le placet qu'on remettait à l'huissier qui appelait les causes ; si bien qu'elle a fini par devenir la formule du cérémonial usité devant la justice, et, par extension, du cérémonial de la cour des rois. C'est ce mot qui a passé en Angleterre lors de la conquête normande avec le sens du petit carton portant une inscription et qui nous revient aujourd'hui sous la forme du *ticket*. Encore ai-je omis quelques épisodes de son histoire.